

Recherches sociographiques



En quête d'un imaginaire

Maurice Lemire

Volume 23, numéro 1-2, 1982

Imaginaire social et représentations collectives, I. Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055980ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055980ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

En quête d'un imaginaire québécois

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemire, M. (1982). En quête d'un imaginaire. *Recherches sociographiques*, 23(1-2), 175–186. <https://doi.org/10.7202/055980ar>

EN QUÊTE D'UN IMAGINAIRE QUÉBÉCOIS

Le problème particulier des Québécois, c'est d'avoir eu à se réinventer un imaginaire. En 1760, ceux que l'on appelait les « habitants » n'étaient plus des Européens, mais ils ne s'identifiaient pas non plus aux Indiens. Issus d'une des grandes cultures européennes, soudainement sevrés de leur mère patrie, ils se trouvaient aux prises avec une réalité qui jusque-là avait toujours été interprétée à la française. Ils devenaient des sujets britanniques sans pour autant renier leur passé. Les quelques générations d'analphabètes après la Conquête sont d'une importance majeure dans l'élaboration de leur imaginaire. Quand certains Canadiens peuvent fréquenter l'école et surtout le collège classique, à partir de 1791, ils doivent s'abstraire d'une culture populaire devenue souveraine et réapprendre la culture européenne qui leur parvient maintenant essentiellement sous sa forme livresque. Leur point de vue, leur perspective dirait Lukács, a maintenant complètement changé. Ils regardent l'Europe avec des yeux d'Américains, une Europe stéréotypée auprès de laquelle l'Amérique fait figure de désert.

Renouer avec la littérature européenne n'allait pas sans causer un certain traumatisme. La littérature classique, la plus répandue, présentait des héros partagés entre l'amour et l'honneur, dilemme peu déchirant pour des gens qui n'ont jamais sacrifié à l'honneur et encore moins au parfait amour. La littérature du siècle des lumières reçoit un meilleur accueil chez une élite qui s'initie au système parlementaire. Voltaire, Montesquieu et les *débaters* anglais trouvent une large audience auprès des députés canadiens. Toutefois, il ne semble pas que les quelques lettrés se soient reconnus dans les écrits d'imagination, la poésie en particulier, ce qui fait écrire à Joseph Quesnel :

« Parcours tout l'univers, de l'Inde en Laponie,
Tu verras que partout on fête le génie,
Hormis en ce pays ; car l'ingrat Canadien
Aux talents de l'esprit n'accorde jamais rien. »¹

1. Joseph QUESNEL, « Épître à Généreux Labadie », *Le Répertoire national*, 1893, I, pp. 79-80.

Jugement qu'entérine Michel Bibaud quelques années plus tard :

« Non, je ne serai point de ces auteurs frivoles
 Qui mesurent les sons et pèsent les paroles.
 Malheur à tout rimeur qui de la sorte écrit
 Au pays canadien, où l'on n'a pas l'esprit
 Tourné, si je m'en crois, du côté des trois Grâces. »²

Il faudra cependant beaucoup de temps pour que le Canadien s'aperçoive que la langue et la littérature d'ailleurs véhiculent un imaginaire qui ne correspond pas à la réalité d'ici. À mesure que le livre européen pénètre le milieu, surgissent de faux problèmes qui suscitent des querelles sans fin. Les ravages des mauvaises lectures qui alarment tant M^{gr} Bourget, dès les années 1840, font sourire quand on sait qu'au-delà de 80% de la population ne sait pas lire. Les menées de la franc-maçonnerie internationale, qui aurait pour cible le Canada catholique, hantent la dernière moitié du siècle et atteignent un point de saturation avec Tardivel qui verse dans le ridicule en révélant la pseudo-confession de Léo Taxil. Est-ce par un complexe de colonisé, est-ce par paresse intellectuelle, le Canadien se croit obligé de reconnaître, ici, avec le retard et le décalage qui s'imposent, un devenir qui est déjà consigné par l'histoire en Europe. Dans un univers bien structuré, la réalité seconde devrait découler de la réalité première, mais ici la réalité seconde ne coïncide pas avec la réalité première.

Nous appelons réalité première, la réalité de tous les jours qui peut être définie ou cernée par un vocabulaire déjà bien arrêté.³ Cette réalité s'organise à partir des sensations de chaque individu à un moment donné. Comme elle ne se partage avec les autres qu'en partie, chaque homme demeure isolé par ses rêves tout en sachant bien que le monde est réel pour les autres aussi. Dans la mesure où elle reste routinière, cette réalité ne cause pas de problèmes. L'accord ou le consensus sur un minimum de choses permet de la définir comme acceptable par la majorité.

À côté de cette réalité quasi sensorielle, il en existe d'autres qui ne jouissent plus du même consensus. On peut parler de l'univers du désir, du rêve ou de l'univers de la théorie. On n'y accède pas aussi directement. Comme il s'agit d'univers individuels, il faut compter sur des moyens spéciaux de communication pour les partager. Ce sont les arts et les sciences. Mais la maîtrise de ces disciplines nécessitant un long apprentissage, elles demeurent l'apanage d'une

2. Michel BIBAUD, « Satire contre l'avarice », *Le Répertoire national*, 1893, I, p. 107.

3. « The reality of everyday life appears already objectified, that is, constituted by an order of objects that have been designated as objects before my appearance on the scene. The language used in everyday life continuously provides me with the necessary objectivations and posits the order within which these make sense and within which everyday life has meaning for me. » (Peter L. BERGER and Thomas LUCKMANN, *The Social Construction of Reality*, New York, Doubleday, [1967], p. 21.)

élite. La réalité, que l'on peut appeler seconde par rapport à l'immédiate, s'impose en surdétermination explicative de la première. Bien qu'élaborée par une minorité, elle est proposée à la majorité qui l'accepte un peu à la manière d'un acte de foi, tout en se réservant le droit de veto du « gros bon sens ».

La réalité seconde élaborée ici l'est d'après l'univers livresque européen. Sous le Régime français, la politique coloniale avait interdit l'imprimerie et les quelques institutions d'enseignement étaient d'abord destinées aux Indiens, de telle sorte que les cadres civils et militaires, de même que les religieux, toujours en provenance de la Métropole, monopolisent l'interprétation de la réalité seconde. C'est avec des yeux d'Européens que les auteurs des *Relations* décrivent le pays. C'est avec les mêmes yeux que Charlevoix découvre les Canadiens. Sous le Régime anglais, après un certain laps d'inculture, ce sont encore des Européens, comme Fleury Mesplet, Valentin Jautard, Pierre Du Calvet, Joseph Quesnel... qui tiennent la plume. La réalité qu'ils reflètent trouve-t-elle quelque résonance chez le peuple? Qui nous dira si le voltairanisme à tout crin de *La Gazette littéraire de Montréal* n'est pas seulement le fait de quelques individus? Même la constitution d'une nouvelle élite issue des collèges classiques ne tarit pas le flot d'immigrants intellectuels qui continuent à européaniser notre réalité. Lors de la Révolution française, près de cinquante prêtres non assermentés s'exilent au Canada et certains d'entre eux jouent un rôle de premier plan dans la formation de la jeunesse. Tout au cours du XIX^e siècle, chaque révolution jette sur nos bords des clercs qui fuient les réformes libérales. Tous ces hommes imposent leur grille de lecture à la réalité d'ici et prêtent main-forte à l'ultramontanisme naissant.

Ces renforts périodiques prendront l'allure d'une invasion après 1840 avec le retour des Jésuites et des Franciscains, l'implantation des Dominicains, des Clercs de Saint-Viateur et des Clercs de Sainte-Croix. Commencent à affluer à la même époque les religieux et les religieuses enseignants.

Pendant ce temps l'éducation classique fait des progrès et forme une élite vraiment canadienne. Pour la première fois certains hommes politiques — je pense à l'équipe du *Canadien* en particulier — élaborent une problématique politique strictement québécoise. Leur groupe ethnique leur apparaît comme une nation en devenir qui a besoin de l'Angleterre pour atteindre sa maturité sans risquer l'assimilation par les anglophones nord-américains. C'est toutefois à travers les libéraux du XVIII^e siècle qu'ils se perçoivent comme les représentants légitimes du peuple souverain. En primeur, la maïeutique canadienne libère donc un esprit nouveau. Mais l'échec militaire en 1838 et les conséquences qui s'ensuivent font prévaloir le point de vue du clergé. De tous les milieux, c'était celui des clercs qui entretenait les contacts les plus étroits avec la France ultramontaine. La lecture, la correspondance et les voyages établissent des liens serrés qui favorisent une vision identique des choses. Les trois quarts de la littérature française du XIX^e siècle tombent sous la coupe de l'index au profit

d'auteurs comme Anaïs Ségalas, madame Swetchine, Eugénie de Guérin, Lacordaire, M^{gr} Dupanloup, M^{gr} Pie, M^{gr} Bautain, « les pères de l'Église moderne de France », comme les appelle Faucher de Saint-Maurice.⁴ Ces noms figurent en bonne place dans le *Catalogue des bons livres* et entrent dans les bibliothèques paroissiales alors en pleine période d'expansion. Mais c'est surtout par le biais de la prédication que ces auteurs vont atteindre le peuple.

Le catholicisme français, encore profondément marqué par la Révolution, cherche à rétablir la société monolithique de l'Ancien Régime et, pour ce faire, il s'adonne à une rhétorique fondée sur les horreurs commises au nom de la liberté. En ruinant l'ordre traditionnel et en contestant l'origine divine du pouvoir, l'idéologie libérale aurait ouvert la porte à tous les désordres : les révolutions se succèdent, les ouvriers font la grève, les paysans se rebellent... Dans une prédication largement inspirée par le catholicisme de droite, l'Europe est présentée ici comme le prototype de l'histoire. Ce qui permet de dire : « Voilà les châtiments qui vous attendent si vous vous engagez sur la même voie. »

La perturbation de la société traditionnelle, attribuable à la Révolution, l'est par ricochet à la littérature des Encyclopédistes. Réservé jusqu'alors à de petits cercles très restreints de lettrés, l'imprimé n'avait jamais alarmé les autorités tant civiles que religieuses. Mais sa large diffusion au XIX^e siècle par la presse et par la littérature de colportage fait craindre le pire. Émanent du Saint-Siège des directives pour encourager les catholiques à fonder des journaux et à répandre les bonnes lectures. Elles trouvent plus d'une oreille attentive au Canada et très tôt se forment des organismes pour combattre les mauvaises lectures, contrôler la circulation des livres et censurer les journaux. Toutes ces mesures prises au début de l'épiscopat de M^{gr} Bourget ont un caractère préventif car, encore une fois, on voit dans le destin de la France le sort qui est réservé au Québec s'il tombe dans les mêmes travers. C'est Jonas menaçant Ninive des foudres célestes si elle ne se repent pas.

Ainsi, à compter de 1840, l'habitude se prend de lire et d'interpréter le réel québécois à partir de l'histoire récente de la France. La dialectique de cette histoire n'est nulle autre que celle qui sous-tend toute l'histoire du peuple élu. Dieu châtie les siens quand ils s'éloignent de lui et les comble de bienfaits quand ils restent fidèles. Aussi, évoque-t-on une France heureuse et prospère quand triomphe l'alliance du trône et de l'autel, et une France déchirée par la dissension quand elle se laisse courtiser par les républicains et les libéraux. La cuisante défaite de 1870 était attendue avec impatience par tous les ultramontains canadiens : elle venait confirmer leur philosophie de l'histoire.

À partir du canevas interprétatif, France fille aînée de l'Église, on construit l'histoire du Canada. François-Xavier Garneau, éduqué en dehors du sérail,

4. Narcisse-Henri-Édouard FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *Choses et autres*, Montréal, Duvernay et Dansereau, 1874, p. 12.

avait eu le malheur de lire des historiens comme Michelet et Thierry et il faisait de la lutte séculaire entre Anglais et Français toute la dynamique de son récit. La critique ecclésiastique ne lui pardonna pas de n'avoir pas mis le focus sur l'action de l'Église. L'historien eut beau remanier son texte dans les éditions ultérieures, il ne réussit jamais à satisfaire les ultras. En réaction, il suscita toute une génération d'historiens-prêtres qui récrivirent l'histoire à partir du canevas messianique. La Nouvelle-France, comme le disait son nom, continuait sur le nouveau continent la mission de la France, fille aînée de l'Église. Sa mission unique était de répandre la foi parmi les indigènes d'abord et ensuite parmi les anglo-protestants de l'Amérique. Des historiens comme Ferland, Faillon et Casgrain voient partout des signes de mission providentielle. Les origines de la colonie sont marquées par l'intervention divine. Le Canada est soustrait à la domination française juste à temps pour échapper à l'esprit révolutionnaire. Même la pauvreté des agriculteurs est interprétée comme un signe de prédilection divine. Ainsi est-on en droit de s'attendre aux plus hautes destinées nationales :

« À moins d'une de ces réactions souveraines, dont on n'aperçoit aucun indice, ce vaste marché d'hommes qui s'appelle le peuple américain, aggloméré sans autre principe de cohésion que les intérêts cupides, s'écrasera sous son propre poids. Qui nous dit qu'alors le seul peuple de l'Amérique du Nord (tout naissant qu'il est aujourd'hui), qui possède la sève qui fait vivre, les principes d'ordre et de moralité, ne s'élèvera pas comme une colonne radieuse au milieu des ruines accumulées autour de lui. »⁵

La réalité seconde que l'élite propose au peuple québécois a donc ceci de particulier qu'elle est surtout construite à partir des situations qui se produisent en France, mais qui demeurent seulement dans le domaine des probabilités au Canada, comme le châtimeut de Ninive dont parle le prophète Jonas. La certitude de la répétition de l'histoire fait consister toute la sagesse à prévenir les causes qui ont engendré des effets néfastes. Dans un pays neuf que le mouvement historique occidental n'a pas encore englobé, tout demeure dans le domaine de la virtualité. Aussi ne regarde-t-on pas vers le passé pour vraiment l'analyser, ni vers le présent pour le comprendre, mais vers l'avenir pour qu'il corresponde aux normes parfaites qu'on lui détermine.

C'est ainsi que l'on décroche complètement de la réalité canadienne pour verser dans un idéalisme absolu. Au lieu d'éveiller les imaginations, de provoquer les prises de conscience, la littérature d'importation n'engendre que des pseudo-problèmes. Tout se passe comme si les esprits d'ici n'avaient pas été assez vigoureux pour se détacher des modèles français et en fabriquer qui leur soient propres. Pour que la littérature française serve vraiment de catalyseur, il aurait fallu qu'elle coïncidât parfaitement avec la réalité d'ici. Autrement la

5. Henri-Raymond CASGRAIN, « Le mouvement littéraire au Canada », *Œuvres complètes*, Québec, Darveau, 1873, I, p. 373.

distance entre le monde livresque et le monde du vécu est trop grande pour que l'on puisse faire quelque transposition que ce soit. Quand, à partir du modèle français, on essaie de décoder la réalité ambiante, on en arrive vite à la conclusion qu'ici il ne se passe rien qui vaille. C'est là l'excuse majeure qui sert aux plumitifs à excuser leur improductivité. Dans un essai qui date de 1845, L.-A. Olivier se plaint déjà de la stérilité de la réalité canadienne :

« Notre population actuelle, laborieuse et morale, mais peu nombreuse ; notre histoire dépouillée des grands événements qui ont agité l'Europe au commencement de ce siècle, ne leur offrait qu'un champ ingrat à cultiver : aucun de ces caractères puissants, aucune de ces passions orageuses qui bouleversent les sociétés et excitent les hommes à des œuvres remarquables, soit dans la voie du crime, soit dans celle de la vertu. »⁶

Les plus nombreux à se plaindre de l'inconsistance de la réalité canadienne sont sans conteste les romanciers. Éduqués à la lecture des feuilletons français, ils sont peu aptes à faire la différence entre la réalité première et la réalité seconde et ils s'imaginent volontiers que les romans européens ne font que refléter le vécu quotidien. C'est pourquoi ils se trouvent si dépourvus en face de leur propre milieu. Le premier, Philippe Aubert de Gaspé fils, affirme : « Le Canada, pays vierge, encore dans son enfance, n'offre aucun de ces grands caractères marqués, qui ont fourni un champ si vaste aux genres des romanciers de la vieille Europe. »⁷ Ce n'est qu'avec le temps que la réalité canadienne deviendra à ses yeux intéressante et pourra servir d'inspiration aux écrivains. Patrice Lacombe fait la même constatation : « Mais nous les prions [les lecteurs] de remarquer que nous écrivons dans un pays où les mœurs en général sont pures et simples [...] Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés. »⁸ Bien qu'il aille dans le même sens que celui de Aubert de Gaspé fils, Lacombe met cependant l'accent sur l'état d'innocence qui serait celui du Canada. D'ailleurs, à bien lire *La Terre paternelle*, on s'aperçoit vite que le romancier assimile le statisme à un état de perfection qui peut être compromis ou totalement détruit par le mouvement. G.-H. Cherrier, éditeur de *Charles Guérin*, dans sa préface de la première édition, évoque lui aussi la notion du monde parfait d'où le mouvement sous toutes ses formes est exclu : « De cela [l'absence d'intrigue] il ne faudra peut-être pas autant blâmer l'auteur que nos Canadiens, qui tuent ou empoisonnent assez rarement leur femme, ou le mari de quelque autre femme, qui se suicident le moins qu'ils peuvent, et qui en général mènent, depuis deux ou trois générations, une vie assez paisible et dénuée d'aventures [...] »⁹ Antoine Gérin-Lajoie dénie également à la réalité

6. Louis-Auguste OLIVIER, « Essai sur la littérature du Canada », *Le Répertoire national*, 1893, III, p. 247.

7. Philippe-Ignace-François AUBERT DE GASPÉ, « Préface », *L'influence d'un livre*, Québec, Cowan, 1837, p. iv.

8. Patrice LACOMBE, « La Terre paternelle », *Le Répertoire national*, 1893, III, p. 396.

9. Georges-Hippolyte CHERRIER, « Avis de l'éditeur », *Charles Guérin*, Montréal, Fides, [1978], p. 31. (« Nénuphar ».)

canadienne toute dimension romanesque : « Ce n'est pas un roman que j'écris, et si quelqu'un est à la recherche d'aventures merveilleuses, duels, meurtres, suicides ou d'intrigues d'amour tant soit peu compliquées, je lui conseille amicalement de s'adresser ailleurs. »¹⁰

Toutes ces prises de position sont évidemment suscitées par les romans feuilletons que les journaux publient régulièrement à partir de 1830. Comme l'enseignement classique n'initiait pas à la littérature contemporaine et que la circulation des livres était quelque peu gênée par la censure, c'est dans les journaux que les jeunes gens faisaient leur initiation au roman et ils en tiraient une conception pour le moins fantaisiste. Mais le pire n'est pas là. Ces énoncés nous prouvent que les lecteurs coupés du quotidien européen ne faisaient pas la distinction entre la réalité première et la réalité seconde et que pour eux des romanciers comme Eugène Sue ou Paul de Kock copiaient la réalité de leur milieu sans rien y changer. Aussi, à la lecture des *Mystères de Paris*, a-t-on l'impression de découvrir les dessous d'un monde corrompu qui n'ose plus s'avouer autrement. Peu à peu, au fil des lectures, s'articulent dans l'imagination des lecteurs canadiens les éléments d'un imaginaire stéréotypé qu'ils attribuent au Vieux Continent. L'Amérique, en comparaison, paraît désertique, inhabitée et dépourvue de toute pâte qui fait les grandes gestes. Pratiquer le roman veut dire, à leurs yeux, se plier à la convention d'un genre où abondent les enlèvements, les séquestrations, les meurtres et les reconnaissances dans un décor fait de donjons, de grottes et de souterrains. Comme on ne retrouve rien de tout cela ici, l'intrigue doit se dérouler ailleurs sous peine de tomber dans la banalité que redoutent tant les écrivains. Dans *La Fille du brigand*, Eugène L'Écuyer transforme Cap-Rouge en un repaire de bandits auxquels la ville de Paris n'aurait suffi pour satisfaire leur soif de rapines. *Les Fiancés de 1812* et *Une de perdue, deux de trouvées* débordent les frontières canadiennes pour trouver suffisamment de matière à leur besoin d'aventures. Quant à Amand, le héros de *L'Influence d'un livre*, il échappe à la banalité quotidienne de son village en se réfugiant dans la magie.

Les préfaces de romans démontrent de plus la quasi-impossibilité pour les écrivains québécois d'entrer en contact avec une réalité encore brute. Avant d'atteindre au stade des concepts, avant de s'organiser en imaginaire, la réalité doit subir un certain degré de stylisation, pour employer le vocabulaire de Fernand Dumont (*Le lieu de l'homme*). Dans la forêt touffue du réel, les facultés humaines finissent par battre certains sentiers qu'empruntent spontanément ceux qui participent d'une même culture pour imaginer ou pour penser. Le langage est un premier degré de stylisation du réel. La seule façon de désigner les choses témoigne déjà d'un système de représentation du réel. À fortiori les intrigues romanesques, les personnages... Or le propre de la stylisation c'est de

10. Antoine GÉRIN-LAJOIE, « Avant-propos », *Jean Rivard*, Montréal, Beauchemin, (10^e édition), 1958, p. 13.

créer un objet culturel différent du réel, mais représentatif de ce dernier. La représentation nécessite l'abstraction du réel et sa reconstruction.

L'étape de la stylisation échappe complètement aux écrivains canadiens qui s'imaginent pouvoir atteindre directement le réel comme, croient-ils, le font les Européens. En réalité, la stylisation, c'est-à-dire ces sentiers qui permettent de pénétrer la forêt touffue, est européenne et ne correspond en rien au réel d'ici. Il en résulte que l'objet culturel produit à partir de la lecture des romans feuilletons provoque certes une prise de conscience, soit l'absence de réalité romanesque au pays, mais elle amène l'écrivain canadien à taxer son environnement de stérilité.

Les préfaces de romans révèlent aussi une prise de conscience de l'absence de réalité canadienne dans les écrits où prédominent les procédés habituels au roman noir. Sans qu'on sache trop bien pourquoi, on ne se reconnaît pas en ce monde hautement fantaisiste de l'aventure et de la coïncidence. Il faut revenir à un certain réalisme, comme le proposent Patrice Lacombe, P.-J.-O. Chauveau et Antoine Gérin-Lajoie. « Peignons l'enfant du sol tel qu'il est », nous dit le premier. Pour le deuxième, « c'est simplement l'histoire d'une famille canadienne contemporaine que l'auteur s'est efforcé d'écrire ». Le dernier avoue : « On ne trouvera dans ce récit que l'histoire simple et vraie d'un jeune homme sans fortune. »

Même si, dans les autres genres d'écrits, on ne se rend pas trop compte de l'absence de problématique vraiment canadienne, dans le roman, on veut s'orienter vers l'observation, c'est-à-dire vers la recherche d'une certaine adéquation avec le réel. Pour cela, il faudrait inventer une stylisation proprement canadienne, mais comme on n'en dispose pas encore, on s'imagine d'une façon assez simpliste pouvoir s'en passer. Antoine Gérin-Lajoie avoue tout candidement : « Ce n'est pas un roman que j'écris », laissant entendre par là qu'il reproduit l'observation directe. Pour prouver sa bonne foi, il cite en addenda des témoignages, des statistiques, des rapports de missionnaires colonisateurs. Quant à *Charles Guérin* : « C'est à peine s'il y a une intrigue d'amour dans l'ouvrage ; pour bien dire le fond du roman semblera, à bien des gens, un prétexte pour quelques peintures de mœurs. » S'il s'agissait d'Européens, on pourrait croire à quelque stratégie narrative. Mais dans le contexte, il faut prendre leur affirmation au pied de la lettre. L'affabulation leur apparaît comme un moyen de masquer le réel. Aussi, le réalisme est-il inversement proportionnel au degré de fiction. Leur volonté de renouer avec la réalité canadienne, pour explicite qu'elle soit, ne cesse pourtant pas d'éveiller des soupçons. Patrice Lacombe écrit bien : « Peignons l'enfant du sol tel qu'il est », mais il ajoute, pour expliciter sa pensée : « religieux, honnête, paisible de mœurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités ».¹¹

11. Patrice LACOMBE, *ibid.*

De son côté, Gérin-Lajoie qualifie ainsi l'histoire simple et vraie de son jeune homme pauvre « qui sut s'élever par son mérite, à l'indépendance de fortune et aux premiers honneurs de son pays ». Philippe Aubert de Gaspé fils a beau dire « Il m'a donc fallu me contenter de peindre des hommes tels qu'ils se rencontrent dans la vie usuelle », il n'en a pas moins retenu un être d'exception qui appartient plus à la tradition romanesque qu'à la vie courante.

La volonté de renouer avec la réalité canadienne est donc limitée tant au niveau de l'intention que de l'exécution et nos écrivains, tout en se livrant à l'écriture, ne font que remplacer à leur insu une forme de stylisation par une autre. Certes, l'on voudrait fournir au peuple un miroir dans lequel il pût se reconnaître, mais un miroir qui ne retienne que les aspects avantageux. Formés à la rhétorique des collèges classiques, les lettrés québécois ont appris que l'œuvre d'art imite la nature, mais pas n'importe quelle nature, la belle nature, celle dans laquelle convergent le vrai, le bon et le beau. À partir de 1842, le journal *Les Mélanges religieux* revient souvent sur la coïncidence obligatoire des trois transcendants pour qu'il y ait vraiment œuvre d'art. Shaftesbury explique ainsi cette théorie : « Ce qui est beau est harmonieux et proportionnel. Ce qui est harmonieux et proportionnel est vrai, et ce qui est à la fois beau et vrai est par conséquent agréable et bon. »¹² La nature vraie ne peut donc être que belle, d'où la nécessité de la corriger d'après un modèle idéal. Encore ici, c'est le processus de stylisation que l'on retrouve en plein fonctionnement. La belle nature provient d'un réaménagement du réel selon une esthétique prédéterminée. L'art classique prétendait imiter la nature tout en imitant les Anciens parce que ces derniers avaient déjà opéré ce réaménagement en fonction des canons de l'art. La bonne formation ne consiste pas en autre chose qu'à savoir comment il faut parler ou écrire de tel ou tel sujet. Un imaginal bien catalogué fournit des séries d'images, de métaphores, d'allégories, de situations qui constituent une sorte de réservoir dans lequel les littérateurs et les orateurs peuvent puiser sans fin pour orner leur prose ou leurs vers.

La volonté de renouer avec le réel d'ici se situe donc à bonne distance du réalisme auquel on aurait pu s'attendre. Non seulement sa formation rhétorique l'interdit à l'écrivain canadien, mais aussi sa conception de la littérature. Conscient des objectifs que se propose la société dans laquelle il vit, il sait que l'artiste doit subordonner sa liberté créatrice à l'obtention du bien commun. Autrement, la fantaisie de chacun conduirait à l'anarchie. Ainsi le vrai ne peut être que bon et beau. On affirmera donc avec H.-R. Casgrain que « la littérature est le reflet des mœurs, du caractère, des aptitudes, du génie d'une nation... » mais pas de n'importe quelles mœurs car la réalité idéale que l'on recherche n'est pas seulement pour le contentement de l'esprit, elle a un rôle social important à jouer. Casgrain l'avoue sans ambages en parlant de la future

12. Cité par Tzvetan TODOROV, *Théories du symbole*, Paris, Seuil, 1977, p. 151.

littérature canadienne : « Elle n'aura point ce cachet de réalisme moderne, manifestation de la pensée impie matérialiste ; mais elle n'en aura que plus de vie, de spontanéité, d'originalité, d'action. » On ne veut pas du réalisme tel qu'il se pratique en France depuis Balzac, Stendhal et Flaubert parce qu'au fond on ne tient pas à refléter la réalité sociale et politique avec trop d'exactitude.

En effet, Casgrain souligne bien que le peuple canadien en est arrivé à « l'heure du repos ». Après la défaite des Patriotes, après le Rapport Durham et après l'union des deux Canadas, il ne saurait plus être question que de repos pour les francophones d'Amérique. Depuis 1791, deux projets de société s'étaient constamment affrontés. Si d'un côté on avait les finances, le *know how* et les appuis politiques, de l'autre on possédait le nombre et, dans l'évolution politique du monde occidental vers la démocratie, le nombre devait l'emporter. Mais avec le flot d'immigrants britanniques et l'union du Haut et du Bas-Canada, la majorité s'était muée en minorité et les chances de former un peuple distinct en Amérique du Nord apparaissaient plus minces que jamais. Le nationalisme qui s'était peu à peu défini depuis la fondation du journal *Le Canadien* s'était surtout orienté vers la politique, mais, après 1838, il doit se chercher une nouvelle définition. L'action devient de plus en plus impossible, il lui faut céder la place à la parole : *Cedant arma togae*. L'heure est venue de créer une patrie de la parole : « Mais à l'heure du repos, écrit toujours Casgrain, elle éprouve le besoin de chanter ses exploits et de se créer une patrie dans le monde des intelligences aussi bien que dans l'espace. »¹³ La patrie que l'on n'aura pas eue par les armes, on l'aura par l'imagination. C'est à quoi va s'appliquer la littérature que l'on qualifie volontiers de nationale.

Cette littérature compensatrice va certes se tourner vers la réalité canadienne. Elle va discerner des problèmes propres à la collectivité québécoise : surpopulation des terres de la vallée du Saint-Laurent, émigration aux États-Unis, encombrement des professions libérales, accaparement du commerce et de l'industrie par les anglophones... À tous ces problèmes, elle ne trouvera qu'une solution : une plus grande abnégation, un plus grand esprit de sacrifice. En effet, l'imaginaire qui sustente cette littérature s'alimente à une seule source, la religion. Aussi la problématique qui en résulte ne peut-elle être que morale. C'est dans la séquence faute, châtement, pardon qu'elle s'inscrit. Tout désordre résulte d'une faute. C'est en cherchant le coupable et en le punissant que l'on rétablit l'ordre. Si les paysans doivent quitter leur terre pour s'exiler aux États-Unis, c'est parce qu'ils ont voulu vivre dans le luxe, qu'ils se sont endettés et qu'ils ont été acculés à la faillite. La solution à l'émigration se trouve donc dans la lutte contre le luxe, origine de tels maux.

Si l'on ne pouvait pas empêcher les problèmes de se poser, du moins pouvait-on les prévenir en conditionnant les esprits. La reconstruction du réel

13. Henri-Raymond CASGRAIN, *Œuvres complètes*, 1873, I, p. 353.

se fait en fonction de cet objectif. Avec la conviction profonde de posséder la vérité, on se lance dans l'interprétation du réel en vue d'illustrer quelques principes fondamentaux : Dieu récompense ceux qu'il aime, s'il s'agit de bonheur ; il les éprouve, s'il s'agit de malheurs. Mais toujours reste inaltérable au cœur des croyants la conviction d'être les enfants privilégiés de Dieu. À partir de cette conviction, le réel s'interprète facilement. Le fait qu'il soit le seul peuple catholique en Amérique du Nord, donne aux Canadiens français la certitude d'être prédestinés. De là à la mission de convertir tous les anglo-protestants de l'Amérique au catholicisme, il n'y a qu'un pas bien vite franchi. La vocation agricole, source d'infériorité économique et sociale, devient un autre signe de prédestination. Voici la lecture qu'en fait en 1859, le Français Rameau de Saint-Père :

« Accorder un souci moindre à l'industrie et au commerce, s'adonner davantage à l'agriculture plus utile peut-être pour la vraie puissance des nations, et moins répulsive certainement au développement intellectuel ; s'attacher avec la plus grande sollicitude, non pas seulement à répandre l'instruction, mais à en rehausser le niveau en même temps que l'intelligence générale, marier l'élévation de la science la plus sérieuse et rehausser par la beauté de la forme, la solidité de la pensée, voilà le but que les Canadiens doivent se proposer et l'essence même du caractère national. »¹⁴

Quant aux retards technologiques que l'on n'est pas sans remarquer, on en fait l'éloge comme d'une marque de fidélité.

Avec de pareils paramètres, tous les événements, toutes les situations, tous les problèmes trouvent naturellement leur explication. C'est donc en fonction d'une réalité ainsi restaurée que l'on propose aux « littérateurs canadiens », comme on disait à l'époque, d'écrire. Si on admet que la littérature nationale doit avoir son « cachet propre, original, portant vivement l'empreinte de notre peuple »,¹⁵ on ne l'ouvre pas à tous les courants pour autant. « Elle sera le miroir fidèle de notre petit peuple », admet Casgrain, pas du peuple tel qu'il est, mais tel qu'on lui propose d'être. C'est pourquoi l'abbé ajoute : « avec sa foi ardente, ses nobles aspirations, ses élans d'enthousiasme, ses traits d'héroïsme, sa généreuse passion de dévouement ».

Ces orientations, qui étaient plus des directives qu'autre chose, car la censure saura les faire respecter, étaient extrêmement lourdes de conséquences. Elles avaient avant tout pour but de restaurer l'unanimité du discours menacée tant par les jeunes libéraux que par la littérature réaliste ou naturaliste. Pour cela, l'écrivain ne doit pas se servir d'une loupe qui scrute le réel et en fait surgir des interrogations. Il ne devait surtout pas provoquer une prise de conscience qui aurait pu déboucher sur des réformes. Au lieu de conduire à la réalité, il doit

14. Edmé RAMEAU DE SAINT-PÈRE, *La France aux colonies*, Paris, Jouby, 1859, p. 259.

15. Henri-Raymond CASGRAIN, *Œuvres complètes*, 1873, I, p. 368.

en forger un substitut. C'est ainsi que le mouvement de 1860 inaugure vraiment notre premier âge de la parole parce que le verbe, libéré des entraves du réel, ne se reconnaîtra plus aucune attache envers lui. La réalité seconde ainsi fabriquée va s'imposer au peuple tant par les livres que par les discours et les sermons. Peu à peu les voix dissidentes seront étouffées et tous, clercs et laïcs, parleront à l'unisson. C'est alors qu'Adolphe-Basile Routhier pourra écrire son « Ô ! Canada » et le peuple l'accueillera comme l'expression d'une patrie qu'il croit avoir.

Maurice LEMIRE

*Département des littératures,
Université Laval.*